

Culture



Le sens du discours écrit : propos méthodologiques à partir de deux recherches

Chantal Kirsch and Bernard Bernier

Volume 8, Number 1, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078796ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078796ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kirsch, C. & Bernier, B. (1988). Le sens du discours écrit : propos
méthodologiques à partir de deux recherches. *Culture*, 8(1), 35–47.
<https://doi.org/10.7202/1078796ar>

Article abstract

There are specific problems of discourse analysis when it is applied to abundant sources of data. In that case, it becomes necessary to begin with a long preliminary phase of exploration. In this article, the two authors define a methodological procedure for this type of discourse analysis on the basis of two research projects: one on the discourse on language and collective identity in French-speaking Belgium and in Québec, the other on contemporary Japanese nationalism.

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne
d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society /
Société Canadienne d'Ethnologie, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit
(including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be
viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal,
Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to
promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le sens du discours écrit : propos méthodologiques à partir de deux recherches

Chantal Kirsch
Université Concordia

Bernard Bernier
Université de Montréal

L'analyse du discours pose des problèmes particuliers lorsque le sujet étudié oblige le chercheur à examiner une grande quantité de données. Il faut alors procéder à une longue phase d'analyse exploratoire. Dans cet article, les auteurs, à partir de deux recherches, l'une sur le discours sur la langue et l'identité collective en Belgique francophone et au Québec, l'autre sur le nationalisme japonais contemporain, définissent une méthode d'analyse du discours appropriée à ce type de recherche.

There are specific problems of discourse analysis when it is applied to abundant sources of data. In that case, it becomes necessary to begin with a long preliminary phase of exploration. In this article, the two authors define a methodological procedure for this type of discourse analysis on the basis of two research projects: one on the discourse on language and collective identity in French-speaking Belgium and in Québec, the other on contemporary Japanese nationalism.

«En tant qu'effort d'interprétation, l'analyse de contenu se balance entre les deux pôles de la rigueur de l'objectivité et de la fécondité de la subjectivité.»
Bardin, 1977, p. 9

«Il n'y a pas de prêt-à-porter en analyse de contenu, simplement quelques patrons de base, parfois difficilement transposables.»
Ibid., p. 30

L'analyse de contenu comme analyse de la signification

L'analyse du discours est de plus en plus utilisée en anthropologie et en sociologie. Parfois, l'objet d'étude est moins la signification du discours en tant que telle que les moyens utilisés pour transmettre le message. C'est le cas, par exemple, dans certaines recherches ethnolinguistiques qui portent plus sur le code, c'est-à-dire les mots utilisés, la syntaxe ou les procédés stylistiques, que sur le message. Évidemment, le code a un impact sur le message : les mots utilisés, la syntaxe, les procédés stylistiques tout à la fois «situent» socialement l'émetteur et le récepteur et suggèrent des significations (voir Houle et Racine, 1983). Mais il y a une différence entre une

étude des éléments linguistiques, même dans leur répartition sociale, et une étude du sens. Ce qui nous intéresse ici, c'est une analyse du sens du discours, c'est-à-dire une analyse de ce qu'il signifie dans ses conditions de production et de transmission. Il est possible de procéder de deux manières différentes pour analyser le sens : soit essayer de déchiffrer le sens explicite ou implicite d'un texte, le sens implicite étant fourni par les procédés stylistiques du texte et par la situation sociale de sa production ou de sa transmission, soit, à travers les concepts de la psychanalyse, de l'analyse structurale ou de la sémiologie, essayer de dégager un sens caché.

Les deux recherches¹ présentées ici portent sur le sens explicite et implicite du discours et non sur son sens caché. Cela veut dire que nous ne supposons pas de principes universels et stables d'organisation du discours (comme les structures de l'esprit ou les structures de l'inconscient), mais que nous partons du discours comme message ayant un sens (plus ou moins confus, plus ou moins clair) compréhensible socialement par le public auquel il est destiné. Nous nous intéressons surtout au sens implicite. Prenons un exemple : si quelqu'un dit «je ne suis pas raciste, mais je m'oppose à l'immigration des Noirs et des Asiatiques», le message explicite est «je ne suis pas raciste». Mais son sens réel, dans les circonstances d'énonciation du message, se rapproche du discours raciste qu'il contribue à renforcer : c'est là son sens implicite, c'est bien ce que le discours dit, même si le sens explicite est autre. Pour en arriver au sens implicite, il est nécessaire de procéder par inférence (Bardin, 1977, p. 38-43), c'est-à-dire par induction, par interprétation de la signification à partir des mots, de leur organisation et du contexte de production du discours. C'est ainsi que les auteurs ont procédé, indépendamment, dans les deux recherches qui font l'objet de cet article. Ils ont fondé leur méthodologie sur l'analyse de contenu, comprise comme technique d'observation applicable à un matériel qualitatif (Canto-Klein et Ramognino, 1974, p. 74).

En anthropologie, les chercheurs qui s'intéressent à l'analyse du sens du discours étudient généralement des corpus dont le contenu est déterminé par leurs méthodes de collecte de données. Le corpus est donc, de ce fait, limité dans sa constitution même. C'est le cas, par exemple, des histoires de vie ou des entrevues, libres ou dirigées. La matière à analyser, bien que quelquefois considérable, est néanmoins circonscrite par le nombre d'entrevues et par leur longueur. Il n'y a pas d'autre discours à analyser que celui que les sujets de la recherche ont produit pour les chercheurs.

Un problème particulier se pose lorsque la matière à analyser provient de discours constitués, en général écrits, à partir desquels le chercheur doit délimiter son objet. C'est le cas des deux recherches qui font l'objet de la présente analyse méthodologique. La matière de ces recherches est le discours écrit (fini en lui-même mais trop vaste pour être traité par un chercheur, ou même par une équipe, en un temps limité) produit par des acteurs qui agissent dans des conditions qui ne sont pas déterminées par les chercheurs. Le discours obéit alors à ses propres conditions de production, conditions qui ne sont d'aucune façon déterminées par la méthode de recherche. Par exemple, les discours sur l'identité québécoise, sur l'identité belge francophone ou sur les spécificités culturelles japonaises (objets de cet article) sont produits par des écrivains, des spécialistes en sciences sociales, des politiciens, des intellectuels qui ne font pas partie de l'université, des cinéastes, des chanteurs, des journalistes, etc. Ce genre de discours, très considérable, est produit selon des principes qui sont déterminés par ce que Bourdieu appelle la lutte pour le pouvoir symbolique et les luttes de classement (luttes pour imposer une vision des choses).

On peut, dans ce genre d'analyse, se définir en prime abord un objet restreint, comme Vincent et Arcand (1979) l'ont fait pour l'image des Autochtones dans les manuels scolaires. Cette façon de procéder est efficace lorsque l'objet a donné lieu à un discours limité dans sa quantité. Elle est aussi possible lorsque des analyses préalables ont permis de délimiter les contours du discours ou le contenu d'une partie de ce discours. Mais lorsque le discours porte sur un sujet vaste et qu'il n'existe pas d'analyse antérieure qui permette de circonscire un objet pertinent et plus restreint, les problèmes méthodologiques sont différents. Il devient impossible d'utiliser d'emblée les diverses méthodes d'analyse quantitative existantes, car ce type d'analyse suppose un classement préalable des thèmes et de leurs interrelations. L'analyse du contenu du discours acquiert dès lors une fonction heuristique (découvrir les catégories du discours) plutôt qu'une fonction d'administration de la preuve. Cependant, il est possible de passer dans une même recherche de la découverte à la preuve (c'est le cas ici pour la recherche de C. Kirsch).

Le discours qui porte sur un vaste sujet peut devenir tellement considérable, dans ses diverses manifestations, qu'il tend vers l'infini. Il serait illusoire d'essayer de l'analyser en entier d'un seul coup. La question est de savoir comment traiter ce genre de discours pour en tirer des objets d'étude maniables. Autrement dit, comment peut-on dans

un tel contexte définir un objet d'étude et comment le traiter méthodologiquement? Ce que nous avançons ici, c'est que, dans de telles circonstances, la définition de l'objet procède de principes méthodologiques très différents de ceux qui sont au fondement d'autres formes d'analyse de contenu, comme l'histoire de vie. La méthode utilisée suppose une première étape exploratoire (phase de lecture «flottante», selon Bardin, 1977, p. 94), très longue, dont on verra plus loin le contenu.

La méthode proposée dans cet article s'apparente à la démarche que Michel Foucault a définie pour l'analyse des archives historiques. En fait, l'analyse de contenu dans le cas d'un objet vaste dont les contours ne sont pas encore délimités se rapproche beaucoup de l'analyse interprétative que font les historiens de divers documents dont les principes de production leur échappent totalement. Mais l'analyse de documents historiques ne se rapproche pas nécessairement de la méthode présentée ici. En effet, plus on s'éloigne du présent pour remonter dans le passé, plus les documents se raréfient et plus la recherche est définie par les quelques manuscrits qui ont été conservés. Le problème devient alors l'inverse du nôtre : au lieu d'être aux prises avec une documentation infinie, on est confronté à l'obligation de tirer des conclusions «justes» à partir d'un seul document ou d'un nombre restreint de documents.

Foucault a insisté sur la recherche de documents pertinents et sur la façon de les interpréter pour en tirer ce que l'on pourrait appeler le «sens historique». Dans ce cadre, il a défini une approche pour l'analyse interprétative (voir, notamment, Foucault, 1969, p. 44-84 ; voir aussi Dreyfus et Rabinow, 1982, chap. 3). Les auteurs du présent article, chacun séparément, mais avec quelque connaissance du travail de l'autre, ont défini une méthode d'analyse de contenu s'appliquant à des données discursives considérables sur un sujet vaste et relativement exploré. Nous avons défini cette méthode de façon expérimentale, sans nous inspirer de Foucault. Les deux auteurs connaissaient nombre d'approches théoriques et méthodologiques : l'analyse marxiste de l'idéologie, l'analyse de l'imaginaire social de Castoriadis, l'analyse de Weber sur les querelles linguistiques et sur la légitimité (qui s'est avérée très actuelle), l'analyse des échanges linguistiques de Bourdieu, l'analyse structurale des mythes de Lévi-Strauss, l'analyse de l'idéologie occidentale de Dumont, l'analyse critique du récit de Faye et l'analyse du nationalisme comme idéologie (voir bibliographie). En ce qui concerne l'approche du problème, plus que la méthode, les deux études se sont appuyées surtout sur l'œuvre de Bourdieu (et

sur celles de Weber et de Faye à un moindre degré). Ce n'est qu'à la fin de notre travail que nous avons été frappés par la similitude de nos démarches avec celle de Foucault (1969, 1975). Nos principes méthodologiques étaient cependant établis avant de lire les ouvrages de Foucault et nous nous y sommes tenus.

Pour bien présenter notre méthodologie, il est important de définir au préalable notre objet d'étude respectif, soit une étude en parallèle du discours sur l'identité collective au Québec et en Belgique (C. Kirsch) et le néo-nationalisme japonais (Bernier). C'est ce que nous faisons dans la prochaine section de cet article, où nous essayons d'expliquer comment nos démarches ont évolué au cours de ces recherches, ce qui comprend les modifications que nous avons dû apporter à nos sujets au fur et à mesure que les recherches progressaient. Dans la dernière section, nous définissons une méthode particulière d'analyse de contenu à partir des deux recherches.

Description sommaire des deux recherches

A) LANGUE ET IDENTITÉ COLLECTIVE AU QUÉBEC ET EN BELGIQUE

Ils'agissait, dans cette recherche pour une thèse de doctorat (voir C. Kirsch, 1987), de mettre en évidence le rapport entre la langue française et l'identité collective en Belgique francophone et au Québec, à partir du discours de certains professionnels de la langue, discours analysé selon l'approche de Bourdieu (spécialement à l'aide des concepts de «champ littéraire», de «marché des biens symboliques», de «luttés pour le pouvoir symbolique» et de «luttés des classements» ; voir Bourdieu, 1971, 1980a, 1982 ; Bourdieu et Boltanski, 1975). Au départ, le projet comprenait trois volets : le rôle des institutions gouvernementales et para-gouvernementales dans la définition de la langue légitime (en particulier à travers l'aménagement linguistique) ; le rôle des écrivains dans la définition de la langue légitime (en essayant de déterminer comment les écrivains dans les deux sociétés évaluaient leur position sur le marché des biens symboliques et, s'ils tentaient de la modifier, quelles étaient leurs stratégies) ; les rapports avec la France. Il s'agissait donc de définir, premièrement, les déterminants idéologiques et politiques, autant au plan national qu'international, des luttes pour le pouvoir symbolique (à travers l'aménagement de la langue légitime) dans deux groupes de professionnels de la langue (les spécialistes de la politique linguistique et les écrivains), deuxièmement, les liens et les influences réciproques entre ces deux groupes et, troisièmement, la

façon dont les luttes pour le pouvoir symbolique sont liées à la conception de la nation dans les deux sociétés.

La première étape de la recherche fut une collecte de données sur les deux sujets, c'est-à-dire sur l'aménagement linguistique (au Québec, en Belgique et en France) et sur les positions des écrivains sur la langue et l'identité nationale. Au moment de l'examen préliminaire des données (lecture préliminaire), il est apparu qu'il serait trop long de traiter à la fois du discours des écrivains et de l'aménagement linguistique. Le projet de doctorat s'est donc limité à l'analyse du «discours officiel» (terme inspiré de la «langue officielle» définie par Bourdieu et Boltanski, 1975, p. 2) des écrivains et de certains critiques littéraires, surtout entre 1960 et 1982, tout en tenant compte de la façon dont ces agents percevaient leur relation avec la France. La décision de limiter ainsi le sujet est attribuable, d'une part, au fait que le volume et la complexité des données obtenues rendaient impossible le traitement du sujet initial dans une seule thèse et, d'autre part, ce qui est plus important du point de vue de l'analyse, au fait que le discours des écrivains québécois sur la langue nationale dans les années 1960 a précédé celui des responsables de la politique et de la planification linguistiques et l'a même déterminé pendant un certain temps.

Avant de traiter les données discursives ainsi obtenues, C. Kirsch en a fait une première lecture, à partir de catégories thématiques (écrivains et identité; écrivains et langue; écrivains et pouvoir symbolique; écrivains-Paris-Bruxelles; écrivains québécois et peuple québécois; écrivains belges et peuple belge, etc.). La chercheuse espérait pouvoir comparer ainsi, à plusieurs niveaux, la constitution des discours: les relations entre les écrivains et les politiques d'aménagement linguistique dans chaque pays, par exemple, puis les différences et les ressemblances des discours belges et québécois. Cette façon de procéder postulait que ces discours étaient comparables et du même type dans les deux pays. En réalité, les discours belges et québécois se sont révélés presque totalement inverses. Il a donc fallu tout reprendre pour déterminer *pourquoi* ils étaient à ce point différents. Par ailleurs, les catégories thématiques (théoriques) choisies, malgré leur utilité dans la phase de dépouillement des données, se sont révélées embarrassantes au moment de l'analyse parce qu'elles avaient déjà été utilisées dans des contextes polémiques et qu'elles renvoyaient sans cesse la chercheuse dans l'idéologie au lieu de lui permettre d'en sortir. Ce n'est qu'au moment où il est devenu clair que l'enjeu de ces discours était bien le pouvoir symbolique que l'auteure a pu commencer son analyse de façon systématique.

Les données ont donc au départ fait l'objet d'une lecture «flottante» (lecture préliminaire). Puis, après réduction du sujet, la chercheuse a tenté d'en faire un classement thématique (première lecture). Mais l'examen des données selon ce schéma thématique, comme on vient de le voir, ne s'est pas révélé fructueux et a donné à la chercheuse l'impression que le sujet lui échappait (surtout dans le cas du Québec où le seul écrit analytique existant était plutôt proche du discours analysé, voir Gauvin, 1975). Une seconde lecture, chronologique, s'est avérée beaucoup plus féconde. C. Kirsch a donc décidé de faire une analyse chronologique de ses données, mais en tenant compte des «moments forts», c'est-à-dire des périodes où un problème ou un thème particulier prend le devant de la scène et polarise à peu près tout le discours (par exemple, le débat sur la belgitude en Belgique de 1976 à 1980, la querelle du jocal au Québec de 1963 à 1975). En examinant les textes dans une perspective chronologique, il devenait possible de voir le discours se construire, se développer et s'institutionnaliser².

Il devenait dès lors également possible de définir le corpus qui devait faire l'objet de l'analyse. Ce corpus est nettement plus restreint que la documentation consultée, ce qui a permis de faire une analyse beaucoup plus fine. Les documents qui ont été sélectionnés pour faire partie du corpus ont été choisis en fonction de leur pertinence historique, c'est-à-dire de leur importance dans le débat idéologique et politique, et de la situation sociopolitique de leurs auteurs. Au Québec, les documents étudiés proviennent de revues telles que *Liberté*, *Parti pris*, *Maintenant*, *L'Actualité*, etc., de journaux et de livres polémiques. Pour la Belgique, les sources sont plus variées, étant donné que le discours sur la langue et l'identité est plus restreint et moins condensé. La chercheuse s'est donc servie de revues de presse, de recueils d'articles, de dossiers montés par des chercheurs. Elle a aussi lu et dépouillé des revues aussi diverses que le *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises* et *Carré Magazine*, les publications du *CRISP*, les *Dossiers du CACEF*, la *Revue Générale* et la *Revue Nouvelle*. Des entrevues ont été effectuées au Québec et en Belgique. Leur contenu n'a pas été inclus dans le corpus, mais elles ont permis de juger de la pertinence de la documentation écrite.

Une analyse interprétative de chaque document a suivi. Les résultats de cette analyse ont ensuite été comparés pour tenter de découvrir quels types de relations existaient entre les documents. Enfin, le contenu du discours a été lié à des événements ou à des luttes hors du champ linguistique (avant d'analyser le corpus, la chercheuse avait étudié les aspects

économiques, politiques et socioculturels du contexte historique dans les deux sociétés). Cette méthode d'interprétation a permis d'arriver, très succinctement, aux conclusions suivantes.

Premièrement, la langue française n'a pas la même importance symbolique au Québec et en Belgique. En Belgique, malgré les affrontements entre les deux communautés linguistiques (Flamands et Wallons), «il est peu probable que le français devienne un puissant symbole identitaire et joue un rôle dans la création d'une identité collective explicite chez les francophones de Belgique» (Kirsch, 1987, p. 490).

Deuxièmement, au Québec, les écrivains, à travers des luttes menées à l'intérieur du champ littéraire, ont réussi à perturber profondément le champ linguistique québécois dans la période 1960-1975, période durant laquelle ils se sont approprié le droit de définir la langue légitime. En fait, c'est un groupe d'écrivains qui s'est approprié ce droit, car les collaborateurs de *Parti pris* et de *Liberté* (avec quelques exceptions), défenseurs du «joual» ou du «français d'ici» présenté comme langue nationale, se sont définis contre une ancienne élite qui était associée au «bon parler français». La lutte entourant la définition légitime de la langue, qui était présentée en même temps comme élément principal de la lutte pour l'indépendance nationale et comme symbole de cette lutte, était donc aussi une lutte de fractions entre les écrivains et critiques de l'ancienne génération et une élite prétendante qui en est venue à évincer l'ancienne. Cette élite nouvelle a essayé de définir un usage légitime de la langue qui, tout en devant théoriquement s'appliquer à tous les Québécois, masquait l'exclusion non seulement des non-Québécois (anglophones, «allophones») mais aussi de ceux qui n'acceptaient pas cette définition (d'ailleurs multivoque et imprécise).

Troisièmement, la discussion sur le français au Québec se définit bien à partir de trois rapports : celui entre le français et l'anglais, celui entre le français de France et le français québécois, et celui entre le français québécois et le français populaire, comme le dit Deshaies (1984, p. 282). Le fait que le français ne se situe pas dans un rapport aussi complexe en Belgique, le fait aussi que les Belges soient géographiquement et culturellement plus proches de la France que les Québécois et que leur lien symbolique avec la culture française soit plus difficile à trancher explique que :

Quatrièmement, la langue française n'est pas un lieu d'intervention très efficace en Belgique.

«Elle n'unit pas assez, elle ne divise pas assez.
Les écrivains belges ne luttent pas contre une

autre langue, ils luttent contre la domination symbolique de la France, mais il leur est souvent difficile de l'admettre, car ils ne sont pas sûrs des profits de distinction que cela pourrait leur rapporter en Belgique. Leur discours pourrait donc être rapproché, par analogie, de la «rhétorique du désespoir» dont parlent Bourdieu et Boltanski (1975, p. 10). Les écrivains belges sont dépossédés jusqu'à un certain point de la langue et de la parole, alors même que la langue et la parole sont leur raison d'être» (Kirsch, 1987, p. 494).

B) NATIONALISME JAPONAIS

Le projet sur le nationalisme japonais avait pour objet, au départ, la compréhension des courants du nationalisme actuel au Japon. Le chercheur principal (B. Bernier), qui a défini le projet, se proposait donc, avec l'aide d'une équipe de chercheurs, d'étudier les diverses tendances du nationalisme de l'après-guerre, en insistant surtout sur la résurgence de la pensée nationaliste après 1960. Le projet comprenait deux parties, l'une portant sur les antécédents du nationalisme actuel (nationalisme dans la période Edo [1600-1867], nationalisme de la période Meiji [1868-1912], nationalisme et militarisme de l'avant-guerre, etc.). La seconde, qui est devenue rapidement tout le projet, étant donné l'ampleur du problème, portait sur le nationalisme contemporain.

Dans le projet initial, cette seconde partie était divisée en quatre sections : premièrement, la renaissance d'une pensée nationaliste «traditionnelle», c'est-à-dire reproduisant les thèmes du nationalisme des années 30 (par exemple, les écrits de Mishima Yukio et les mouvements d'extrême-droite, ou la remontée de la popularité du sanctuaire de Yasukuni, dédié aux morts de la guerre, ou encore la volonté d'ignorer ou de réécrire l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale dans les manuels scolaires ; voir Inoue, 1986) ; deuxièmement, la fascination des Japonais pour le Japon, pour la culture japonaise et pour les «choses» japonaises (développement des écrits de la tendance *nihonjinron*, c'est-à-dire de la japonologie, avec ses variantes populaires ou «scientifiques») ; troisièmement, l'abandon des modèles extérieurs, en particulier la baisse de la popularité des États-Unis ; quatrièmement, la volonté plus grande d'intervention extérieure du Japon. Le projet avait pour but l'analyse du contenu de la pensée nationaliste, dans ses tendances et dans ses thèmes.

Ce que B. Bernier a voulu faire dès le départ, c'est définir le nationalisme de façon large, sans le limiter aux thèmes caractéristiques du nationalisme d'avant-guerre, comme ont tendance à le faire les

spécialistes japonais (Nishikawa, 1983, Yasumaru, 1977, Inoue, 1986, Hamuro, 1983, Kondo, 1983). Selon cette définition large, le nationalisme est conçu comme une idéologie politique, ou plutôt comme un ensemble de courants idéologiques interreliés, qui insistent sur la supériorité d'une nation ou d'un pays. Ainsi défini, le nationalisme utilise les particularités d'un groupe ou d'un pays, qu'elles soient économiques, politiques, sociales ou culturelles, à des fins politiques (internes ou externes). Selon cette définition, qui est venue de recherches antérieures (voir Bernier, 1982 et 1983), le nationalisme japonais actuel ne se trouve pas que dans les mouvements d'extrême-droite ou dans les efforts du gouvernement pour faire revivre le patriotisme et le respect dû à l'empereur. On peut en voir des manifestations dans certaines recherches scientifiques portant sur les spécificités culturelles ou autres de la nation, ou même dans l'idéologie anti-américaine des mouvements et des partis de gauche. Dans le cas des écrits d'universitaires sur les particularismes de la culture et de la société japonaises, la question qui se pose est de savoir où finit la science et où commence l'idéologie politique.

Dans une première étape, le chercheur principal a essayé de définir les contours du nationalisme actuel, d'en dessiner les limites. Pour cela, il a essayé d'en répertorier les thèmes. Dans un premier écrit préliminaire, il a défini huit thèmes ou tendances du nationalisme contemporain : le nationalisme traditionnel, la remilitarisation, la fierté devant le développement économique, l'insistance sur le système de gestion et sur celui des relations de travail, l'insistance sur les particularités socioculturelles du Japon, le Japon comme modèle pour le monde, le Japon comme pays assiégé et la redéfinition des relations avec les États-Unis (Bernier, 1988a). Cette définition, fondée sur le choix de thèmes précis et bien délimités, ne s'est pas avérée satisfaisante, car elle contenait dans des catégories finies, bien que se recoupant souvent, un sujet qui ne cessait de se redéfinir.

En fait, B. Bernier s'est vite aperçu, premièrement, qu'il y avait un manque réel de recherches poussées sur le sujet, ce qui a forcé l'équipe à faire beaucoup plus de lectures que prévu, et, deuxièmement, qu'il était nécessaire de sortir de l'analyse thématique. Il a alors tenté de définir des points de convergence des discours, des «points de condensation». Donc, au lieu de définir les limites du nationalisme et d'en répertorier exhaustivement les thèmes, il a plutôt tenté de définir les points nodaux à partir desquels les discours s'organisent, en essayant de voir comment les discours se forment

autour de ces points et comment ils les relient entre eux. Il s'est alors agi moins de dresser la carte du nationalisme à partir de limites et de points immobiles, que de le faire à partir du flux des discours et des convergences émergeant de leur production.

Tout d'abord, pour souligner l'émergence d'une unité dans le discours portant sur les spécificités japonaises, le chercheur principal a avancé l'hypothèse de la formation d'une «configuration discursive» dominante qui porterait sur la nature du Japon contemporain (en particulier sur ce qui fait sa spécificité) et sur sa place dans le monde. Cette configuration serait en train de s'institutionnaliser, c'est-à-dire, d'une part, de se constituer en totalité discursive partiellement cohérente, et, d'autre part, de se lier à des mouvements politiques ou à des courants sociaux. Donc, un champ de signification particulier est en train de se créer, qui exclut partiellement les discours contraires et qui a ses règles en ce qui concerne les thèmes à développer et les relations entre ces thèmes. L'institutionnalisation du discours se fait en même temps que l'institutionnalisation de pratiques dans des secteurs d'activités divers. Elle s'accompagne aussi de la création ou de la réorganisation d'institutions. Cela signifie que l'institutionnalisation du discours se fait en relation avec la définition de pratiques, de modes de faire et de cadres administratifs dans des institutions diverses.

Cette hypothèse suppose que le cadre institutionnel qui a présidé à la montée du Japon dans l'après-guerre, c'est-à-dire l'imbrication solide de la famille, de l'école et de l'entreprise (l'entreprise est devenue l'institution centrale qui devait permettre au Japon de reprendre sa place dans le monde), s'est affaibli avec la prospérité. Les milieux dirigeants, consciemment ou inconsciemment, ont tenté de compenser cet affaiblissement par un renforcement de l'idéologie.

La configuration discursive qui est en train de s'établir s'organise autour de quatre points de condensation : le nationalisme traditionnel fondé sur l'empereur, les particularités socioculturelles du Japon, la fierté d'être Japonais et la présentation du Japon comme modèle pour le monde, et, enfin, la redéfinition des relations internationales, en particulier avec les États-Unis. Ces points sont complexes, comprennent de multiples aspects et sont reliés entre eux de diverses manières. Par exemple, la présentation du Japon comme modèle pour les autres pays s'appuie, premièrement, sur la constatation que la place économique du Japon dans le monde a changé et que la domination mondiale exclusive des deux grandes puissances tire à sa fin, deuxièmement, sur

la volonté de trouver des caractéristiques particulières au Japon qui expliqueraient son succès et, troisièmement, sur la fierté éprouvée devant le succès japonais. Ces quatre points de condensation se présentent de diverses façons selon les textes, mais on peut les déceler dans le discours lui-même sans faire violence à son contenu significatif. Autrement dit, il n'est pas nécessaire de se placer derrière le discours ou au-delà du discours pour découvrir son sens : le sens se révèle dans le discours lui-même et dans le message qu'il veut transmettre. Il est bien entendu particulièrement clair pour les Japonais eux-mêmes. La plupart des textes étudiés n'ont d'ailleurs été publiés qu'en japonais, ce qui souligne l'importance primordiale de leur utilisation à des fins internes.

Méthode

La méthode (interprétative) utilisée par les deux auteurs est une méthode en cinq moments : exploration, constitution de l'objet, analyse du discours, reconstruction du sens et articulation du discours et du domaine non discursif.

1. EXPLORATION

Il s'agit, dans cette phase préliminaire, de faire le recensement d'un grand nombre de sujets et de matériaux portant sur une question définie dans ses grandes lignes. C'est une phase de débroussaillage, qui a pour but de découvrir des «espaces discursifs», c'est-à-dire des points de convergence des discours, des points de condensation, des «champs de concomitance» (Foucault, 1969, p. 77). L'analyse ne peut être à cette étape qu'intuitive et interprétative, car elle cherche les lignes de force du discours, les renvois d'un écrit à un autre, les mots et les thèmes récurrents, les formules, les slogans (constitués ou en voie de constitution), les liens logiques entre écrits différents. Le but de cette étape est de définir plus précisément l'objet d'étude (définition théorique) et le corpus à analyser (aspect méthodologique).

À ce moment, dans le projet sur le Japon, les chercheurs ont fait des résumés de textes divers (livres, articles de revues scientifiques, articles de revues populaires ou de journaux, publications à tirage restreint, etc.), chaque résumé étant entré sur ordinateur et indexé. Ils ont également indexé chaque texte selon le nom de l'auteur, le type de document, l'année de publication et l'éditeur. L'indexation s'est aussi faite par mots-clés, qui ont été utilisés pour classer les textes et même certains passages de ces textes. Le chercheur principal a établi, au départ, une série de mots-clés à partir de catégo-

ries théoriques (*nihonjinron*, par exemple), mais il demeure possible d'en rajouter si les chercheurs le jugent bon. Jusqu'à présent, les mots-clés ont plutôt servi de moyen de classer les données que comme catégories d'analyse.

Dans le projet sur la Belgique et le Québec, la chercheuse a d'abord procédé à une lecture préliminaire de tous les documents en sa possession. Cette lecture a permis de limiter le sujet au discours des écrivains³ sur la langue française et l'identité collective en Belgique et au Québec et d'exclure l'analyse de l'aménagement linguistique. L'auteure a alors procédé à une première lecture des documents sélectionnés, c'est-à-dire de tous les textes portant sur la langue et sur l'identité. Cette lecture, qui s'appuyait sur un découpage thématique de l'objet et commençait donc à être interprétative, a mené au rejet de l'analyse thématique et à l'adoption d'une lecture chronologique des documents : seule l'évolution du discours dans le temps permettait de comprendre l'apparition des thèmes, leur importance, leurs interrelations et leur disparition. Cette première lecture a mené à la constitution de l'objet d'étude.

2. CONSTITUTION DE L'OBJET

Il s'agit ici de délimiter l'objet de recherche lui-même, à la fois théoriquement, c'est-à-dire la question posée, et méthodologiquement, c'est-à-dire tout d'abord le choix des sources à utiliser (livres, articles, entrevues, etc.) et ensuite, à partir de ces sources, la constitution d'un corpus bien circonscrit. Il faut aussi déterminer la méthode de recherche (quantitative ou qualitative, analyse du sens explicite, du sens implicite ou du sens caché, analyse structurale ou sémantique, etc.). Dans les deux cas présentés ici, les chercheurs ont opté pour une analyse qualitative du sens explicite et implicite. Dans la recherche sur la Belgique et sur le Québec, C. Kirsch avait pensé, au départ, faire une analyse en partie quantitative, à partir de catégories thématiques qu'elle voulait utiliser pour l'analyse des deux sociétés, mais la différence des discours en Belgique et au Québec a rendu ce type d'analyse impossible.

La question (ou l'ensemble de questions) théorique est posée par l'analyste. Autrement dit, l'objet est constitué par le chercheur. Mais cette constitution de l'objet est fondée sur le postulat qu'il y a déjà un sens du discours, qu'il existe une organisation préalable du discours étudié. On suppose aussi que le chercheur peut comprendre ce sens dans toutes ses dimensions, c'est-à-dire le sens explicite du message mais aussi son sens implicite, celui qui se dégage d'une analyse de la situation sociale complexe de production du discours. Cette compréhension dépend nécessairement de l'individualité et de

l'expérience personnelle du chercheur — c'est lui qui «comprend» le sens du discours, c'est lui qui se sert de ses connaissances antérieures, de ses intuitions et même de ses sympathies ou antipathies vis-à-vis du discours étudié. Mais cette compréhension est loin d'être purement subjective (voir Bardin, 1977, p. 20-21 et p. 114-118). Elle se fonde sur le discours constitué, sur son sens tel que perçu par d'autres acteurs, sur son sens tel que historiquement constitué, c'est-à-dire tel qu'il s'est forgé selon un ensemble complexe de conditions matérielles et idéelles que le chercheur doit s'efforcer de connaître.

Dans l'analyse du sens, le chercheur peut partir du postulat qu'il y a des limites (plus ou moins strictes selon les époques ou les situations) à ce qui peut être dit à un moment historique donné. «Ce qui veut dire qu'on ne peut pas parler à n'importe quelle époque de n'importe quoi» (Foucault, 1969, p. 61). Quelquefois, comme on l'a vu, le discours peut s'institutionnaliser, il peut s'autonomiser, donner lieu à des débats limités, se définir en fonction de questions ou de thèmes qui excluent pratiquement tous les autres. Cette organisation du discours en lui-même conditionne la lecture que le chercheur en fait.

Si l'on examine la façon de procéder dans les deux projets analysés ici, dans un cas (C. Kirsch), l'objet d'étude est demeuré sensiblement le même qu'au départ, mais le choix des aspects à analyser a été modifié (abandon de l'étude sur la politique linguistique, choix de la position des écrivains et des critiques, et insistance sur le *pourquoi* du discours au lieu du *comment*). Le corpus a été défini scrupuleusement par rapport au discours «politique» des écrivains, en excluant les œuvres littéraires. L'analyse a alors porté sur la façon dont les écrivains avaient défini la question de la langue française au Québec et en Belgique et sur leur perception du lien entre langue et identité collective. Un autre problème a immédiatement surgi : comment les écrivains voyaient-ils les «autres», c'est-à-dire, au Québec, les anglophones, les Français et les immigrants et, en Belgique francophone, les Flamands et les Français. Il est devenu clair que cette dernière question était en fait à peu près toujours au cœur du discours sur la langue. La définition de la langue et de l'identité procédant (ou se servant) presque inévitablement d'un discours sur les autres.

Dans le second cas (Bernier), la recherche, commencée plus tard, est encore dans une phase exploratoire, en bonne partie à cause de l'abondance des données (le Japon est un pays de 125 millions de personnes, ce qui entraîne une production très considérable d'écrits divers), de leur difficulté d'accès et du problème qu'il y a à les traiter avant qu'elles

soient toutes rassemblées (le discours est encore en voie de constitution). D'ailleurs, en raison de ce dernier point, le projet dans sa définition même ne peut être qu'exploratoire. La constitution de l'objet d'étude n'a pas permis de limiter le corpus à un thème ou à un ensemble de thèmes limité. On a dès lors décidé de définir l'objet latéralement, c'est-à-dire le plus largement possible, et de ne pas privilégier un thème en particulier. Cela signifie que tous les aspects du sujet (système impérial, conception des relations internationales, spécificité culturelle et sociale, etc.) ont été conservés et qu'on a choisi pour chacun de ces aspects un certain nombre de textes qui apparaissaient particulièrement pertinents (ce choix s'est fait à partir des lectures de l'équipe et de bibliographies commentées). Il est clair qu'une telle façon de procéder n'a pas pour objectif l'examen exhaustif du sujet. Mais elle est essentielle si l'on veut tirer des conclusions préliminaires et poser des hypothèses bien fondées pour des recherches futures⁴. Il sera possible, à partir des résultats de cette recherche, de préciser d'autres types de sujets qu'il serait intéressant de traiter. Mais nous avons estimé que le projet lui-même devait demeurer exploratoire, et ce afin de définir les contours et surtout les points de force du discours nationaliste au Japon.

3. ANALYSE DU DISCOURS

Dans les deux projets, étant donné la quasi-absence d'autres recherches sur le sujet et étant donné leurs préférences personnelles, les chercheurs ont choisi de faire une analyse qualitative. En fait, après examen (surtout, pour C. Kirsch, après sa tentative avortée d'effectuer une analyse en partie quantitative à partir des catégories indiquées plus haut), il est apparu qu'une analyse du sens du discours, si l'on veut en saisir les nuances et les allusions, est plus productive si l'on procède par analyse qualitative.

On l'a dit, les deux recherches visaient à saisir le sens explicite et implicite du discours, c'est-à-dire le message transmis. Il s'agit ici non pas d'effectuer un simple transcodage en transcrivant le sens littéral des mots, ni de chercher le sens caché, mais plutôt de mettre à jour le sens explicitement et implicitement présent dans le texte, c'est-à-dire le sens tel qu'il se révèle à travers l'analyse des mises en relation entre thèmes, sujets et mots. Autrement dit, il faut procéder à «une lecture de la cohérence des pratiques» (Dreyfus et Rabinow, 1985, p. 124, au sujet de la méthode interprétative de Foucault). Il s'agit d'une méthode de déchiffrement du sens, d'une méthode de compréhension des pratiques discursives comme ayant une «intelligibilité sociale», c'est-

à-dire une signification dans la situation où elles se déploient, qui peut être différente de celle que les acteurs pensent lui donner.

Faire une analyse qualitative du discours oblige dès lors le chercheur à procéder document par document, pour saisir la signification de chacun d'entre eux. Il s'agit, par une analyse du lexique, de la syntaxe, des procédés stylistiques, des mises en relation de mots ou de thèmes dans le texte lui-même, de l'organisation totale du texte, de son lieu de publication, des références données, d'en saisir le sens — ce que l'auteur a voulu dire, le message qu'il a voulu transmettre — mais aussi sa signification sociale, son insertion dans une situation déjà constituée, ses effets idéologiques, qui peuvent être indépendants de la volonté de l'émetteur du message. Le moyen technique utilisé pour analyser le message est le décodage du texte à partir des catégories théoriques utilisées pour définir l'objet. Il faut donc diviser le texte en unités significatives et classer ces unités en fonction des catégories pertinentes du projet de recherche (au sujet du décodage comme étape technique dans l'analyse de contenu, voir Bardin, 1977, chap. 3).

Le but est donc de saisir le sens du discours. Pour cela, selon les mots de Foucault, il faut chercher «les formes de succession» ou les «ordonnances des séries énonciatives», les «types de dépendance des énoncés», les «formes de coexistence» qui «dessinent (...) un champ de présence» ou un «champ de comitance» (Foucault, 1969, p. 75-78).

Par exemple, dans un texte japonais (Itami, 1986), l'auteur décrit le *peoplism* (notion difficile à rendre en français) japonais, supérieur à son avis au capitalisme occidental. Alors que le capitalisme insiste sur le capital, le *peoplism* insisterait sur les personnes (conçues comme «ressources humaines», c'est-à-dire comme instruments de la production). Un peu plus loin dans l'article, l'auteur souligne qu'il serait possible de faire bénéficier le monde entier du système japonais en investissant des capitaux japonais à l'étranger et spécialement en y établissant des entreprises. L'auteur note aussi la fin de la *pax americana*. L'analyse de ce texte permet de voir qu'il existe, dans l'esprit de l'auteur, un lien entre système japonais (conçu comme supérieur), fin de la domination américaine et investissements japonais à l'étranger. L'article ne dit pas explicitement du *peoplism* qu'il justifie les investissements japonais à l'étranger. Mais la mise en relation de ces deux thèmes (et celui de la fin de la domination américaine) fait que le message transmis est bien que les investissements japonais à l'étranger sont justifiés. Le sens explicite ne coïncide pas avec le sens impli-

cite du message, mais il n'est pas nécessaire de chercher un sens caché, une signification profonde derrière le texte.

4. RECONSTRUCTION DU SENS

Il s'agit ici de passer des textes pris isolément à la signification d'un ensemble de textes qui se recourent. Il s'agit de trouver les thèmes centraux ou dominants, les thèmes qui sont repris d'un texte à l'autre et d'un auteur à l'autre ou bien les thèmes qui s'excluent («point d'incompatibilité», Foucault, 1969, p. 87). Il faut donc analyser les recouvrements entre les textes, recouvrements qui peuvent être de divers ordres et plus ou moins nombreux. Il faut faire l'analyse de «la constellation discursive» (Foucault, 1969, p. 88) à travers les cooccurrences, les renvois, les citations, les «procédures d'intervention» telles «les techniques de réécriture» et les «méthodes de traduction» (Foucault, 1969, p. 78-79). Dans chaque cas, il faut confronter les textes, en extirper le sens, voir comment le sens se déploie d'un texte à l'autre, comment, sans nécessairement qu'il y ait renvoi explicite d'un texte à un autre, les thèmes d'un texte font appel à ceux d'autres textes. Dans certains cas, il y a des ensembles de significations qui reviennent d'un texte à l'autre. Lorsque l'immense majorité d'un discours se concentre sur un thème ou un ensemble de thèmes, on peut dire que le discours s'est «institutionnalisé» (dans le sens de «l'institutionnalisation» de la littérature [Dubois, 1983]; Foucault parle de «systématisation» et suggère que l'on analyse les «points d'accrochage d'une systématisation»). Dans ce cas, il y a un ensemble de significations qui se sont imposées comme «naturelles», évidentes, allant de soi; différents auteurs répètent les mêmes choses et l'ensemble du discours est renforcé par cette répétition. De fait, la répétition devient alors la preuve pour ces auteurs de la justesse de leur discours. Ce processus aboutit à un «discours convenu» qu'il est extrêmement difficile de décortiquer et de critiquer.

C. Kirsch a montré (1987) que le discours politique des écrivains québécois s'est centré sur la définition de la langue d'ici comme emblème de la domination et, inversement, de la libération du Québec, autant vis-à-vis des anglophones que des Français et des immigrants. Le discours s'est institutionnalisé autour de la langue : tout discours contraire a été jugé «traître à la patrie». En Belgique francophone, au contraire, le discours anti-Belge des écrivains, le rejet de la Belgique comme «bourgeoise» et bien-pensante, sont devenus les pôles de l'institutionnalisation, bien que cette systématisation (qui aboutit à un discours stéréotypé et démo-

bilisateur) soit peut-être maintenant moins fréquente (Kirsch, 1987, p. 430 et suiv.). C. Kirsch a montré également qu'il s'agissait de deux stratégies de fractions de classe visant l'obtention du pouvoir symbolique dans leur propre société ou leur promotion ailleurs (en France pour les Belges). Malgré l'institutionnalisation du discours, il faut noter qu'il existe dans les deux sociétés des discours contraires qui n'acceptent pas le discours dominant ou qui le contestent.

Au Japon, comme on l'a vu plus haut, le discours s'institutionnalise autour de la fierté d'être Japonais, des spécificités de la culture japonaise, du succès économique et de la redéfinition de la place du Japon dans le monde. La spécificité de la culture japonaise est posée comme «naturelle» au sens fort du terme, c'est-à-dire comme fondée dans la nature, selon le «déterminisme crasse» dont Berque a parlé (c'est là un «ensemble signifiant» qui semble accepté par la majorité des auteurs japonais qui ont écrit sur le sujet; voir Berque, 1986, p. 118 et suiv.). Au Japon, toutefois, du fait que le discours n'est pas encore totalement institutionnalisé, du fait aussi du nombre élevé d'intellectuels, de leur répartition géographique, des divisions entre universités concurrentes, il reste de nombreux domaines où des tensions existent dans le discours (par exemple au sujet de l'«internationalisation» du pays, certains auteurs pensant que les Japonais sont fermés au monde alors que d'autres pensent qu'ils sont les plus ouverts; voir Yomiuri, édit., 1986, p. 45-81).

Au cours de la quatrième phase, il s'agit vraiment de saisir le sens global du discours, il faut arriver à comprendre le contexte discursif global des messages (qui leur donne leur sens). Il faut délimiter les courants ou thèmes dominants, les lignes de force du discours, par une analyse comparative des textes qui constituent le corpus. L'analyse porte alors sur des recouvrements entre les écrits, sur les concordances entre les textes, sur les cooccurrences de notions et d'ensembles de notions dans différents textes. Il s'agit donc de découvrir l'armature d'un ensemble discursif, armature qui lui donne son sens, qui apparaît aux acteurs comme «naturelle», qui limite les énoncés possibles, qui structure la production du discours lui-même. Cette armature n'est pas cachée, au sens de l'analyse structurale ou de l'analyse psychanalytique. Elle se révèle dans le discours lui-même et non derrière lui, elle est présente dans la façon dont le discours est articulé, c'est-à-dire dans la façon dont chaque texte est organisé et dans la façon dont il se réfère explicitement ou implicitement aux autres.

5- ARTICULATION AU DOMAINE NON DISCURSIF

Il faut, dans cette dernière étape, mettre en relation le discours, d'une part, et, d'autre part, les institutions, les groupes (situés dans des rapports de force, donc ayant des intérêts, ce que soulignent Weber et Bourdieu) et les pratiques et stratégies. Il s'agit ici de lier le discours et son institutionnalisation, existante ou en voie de se faire, aux divisions et aux pratiques sociales. Sur ce point, il est pertinent de citer Foucault : «l'intelligibilité des rapports entre savoir et pouvoir passe plutôt par l'analyse des stratégies que par celle des idéologies» (Foucault, 1980, p. 39). Pour que cette articulation soit possible, il faut savoir qui parle (ou plutôt qui écrit), où l'émetteur se situe socialement, à qui s'adresse son message, qui sont ses «adversaires», quels sont les buts du texte. Il faut donc saisir au moins de façon générale les rapports de force de la société étudiée, c'est-à-dire connaître les groupes, fractions, factions, partis, etc. en présence, leurs interrelations, l'appartenance des auteurs à ces ensembles sociaux, les enjeux des querelles intellectuelles (pour l'imposition d'un discours universitaire dominant, pour l'accès au pouvoir politique, etc.), les stratégies. Effectuer l'articulation du discours aux pratiques non discursives et aux rapports de force sociaux exige une très bonne connaissance du ou des milieux étudiés. Dans les deux recherches analysées ici, l'une (celle de C. Kirsch) est allée beaucoup plus loin dans l'analyse des fractions, de leurs intérêts et stratégies. L'autre projet en est, comme nous l'avons dit, dans sa phase exploratoire; de plus, la situation au Japon, pays de 125 millions de personnes, est à la fois plus homogène (pas d'immigration, partage de codes communs) et plus complexe, du fait des innombrables divisions internes. Il faudra encore plusieurs années pour en arriver à la précision de l'analyse faite sur le Québec et la Belgique.

Dans sa thèse, C. Kirsch a lié la production des discours à des stratégies de groupes dans des luttes de classements (par exemple, la lutte d'une nouvelle élite intellectuelle contre l'ancienne au Québec par l'entremise de la défense du «français d'ici» ou du «joual»). En Belgique, le contrôle exercé par certaines institutions (ministères, académies, etc.) sur la vie littéraire et intellectuelle a donné lieu à des stratégies discursives très particulières (voir chapitres III, IV et V) qui en ont suscité d'autres, souvent centrées sur le modèle extérieur français (voir la discussion des phases centrifuge et centripète et de la phase contemporaine, qui montre bien la valse-hésitation entre la volonté d'être Belge et le désir de n'en être pas moins Français).

Au Japon, les discours du premier ministre Nakasone doivent être vus comme constituant un univers discursif visant à maintenir, à travers l'idéologie, le cadre institutionnel dont nous avons parlé (imbrication de la famille, de l'école et de l'entreprise autour de cette dernière). L'insistance sur la nation, sur le patriotisme, sur la supériorité «raciale» des Japonais et sur l'empereur est fondée sur la volonté de renforcer le cadre institutionnel de l'après-guerre, de l'asseoir sur des bases idéologiques plus solides à un moment où l'imbrication des institutions, suffisante jusque-là, n'obtient plus les résultats escomptés (rejet de l'école, suicide des jeunes, réticence de ceux-ci devant les heures supplémentaires, promotions bloquées pour une partie de la génération des 40 ans malgré les efforts qu'ils ont accomplis pour leur compagnie, etc.). L'analyse, à cette étape, dépasse le cadre du discours proprement dit. Mais ce dépassement est absolument essentiel si l'on veut redonner au discours tout son sens social, toute sa signification : pour saisir tout le sens du discours, il ne suffit pas d'analyser ce qui est dit et comment on le dit, il faut aussi analyser toute la situation sociale dans laquelle un discours ou un ensemble de discours se déploie. Pour cela, une connaissance des aspects économiques, politiques, sociaux et culturels de la société étudiée, aussi bien qu'une connaissance des rapports de force, des luttes pour le pouvoir symbolique et des luttes de classement est indispensable. L'analyse du discours dépasse alors la simple analyse de contenu pour en arriver à une analyse sociale du discours comme idéologie et comme moyen stratégique dans des luttes de pouvoir.

Conclusion

La stratégie analytique des deux recherches a donc évolué dans la même direction : vaste exploration du sujet; réduction des matériaux à analyser en fonction soit d'une définition plus restreinte du sujet, soit du choix de matériaux «représentatifs» sélectionnés à partir des données disponibles; analyse du sens de tous les documents; analyse des convergences de sens; établissement du lien entre le sens du discours et les divisions et les luttes sociales. Étant donné l'insistance sur le sens, la méthode d'analyse qualitative, qui semble comporter plus de dangers de «subjectivisme», a en fait permis de reposer de façon plus objective des problèmes souvent occultés par les discours «convenus» des sociétés en cause. Les chercheurs n'éliminent pas d'emblée la possibilité de faire des analyses quantitatives (le projet Japon pourrait bientôt se servir de méthodes

quantitatives pour mesurer la répartition chronologique des catégories d'analyse). Mais, étant donné l'état des recherches sur les sujets au moment où les travaux décrits ici ont été faits, les chercheurs ont jugé plus efficace de s'en tenir aux méthodes qualitatives. Le lecteur pourra juger de la pertinence de ce choix en lisant les écrits portant sur les résultats des recherches (C. Kirsch, 1987; Bernier, 1988a, 1988b et 1988c)⁵.

Notes

1. La recherche de C. Kirsch, qui est terminée et qui a mené au Ph. D en anthropologie, a pu être complétée grâce à une bourse de doctorat du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Quant à la recherche de B. Bernier sur le Japon, elle a été financée par une subvention de recherche de deux ans (janvier 1986-décembre 1987) du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et par une subvention CAFIR (fonds internes de recherche, Université de Montréal). Plusieurs personnes ont collaboré à ce projet jusqu'ici : Jacqueline Golay, Chang Weipenn, Michel Chrétien, Michel Richard, Claude Robillard, Kanji Kusano, Clare Fawcett, Fumiko Tozawa et Gaston Tardif. Ce projet, encore en cours, fera l'objet d'une nouvelle demande de fonds au CRSHC, pour deux ans (mai 1989-avril 1991).

2. L'institutionnalisation fait référence à l'autonomisation d'un champ social ou idéologique, qui comprend la définition de règles de fonctionnement et de normes, plus ou moins explicites (voir Dubois, 1983). Foucault, quant à lui, parle de systématisation (1969, p. 87).

3. Le terme «écrivain» s'applique aussi bien aux écrivains qu'aux critiques, journalistes, éditeurs ou professeurs d'université agissant dans le champ littéraire. Souvent, autant au Québec qu'en Belgique, les mêmes personnes cumulent plusieurs fonctions ou rôles : écrivain, éditeur, journaliste et poète par exemple (voir C. Kirsch, 1987, p. 38, note 1.)

4. Deux des étudiants qui ont collaboré à la recherche ont décidé d'étudier de façon plus approfondie des sujets liés au projet : Michel Richard, pour son doctorat, traitera de l'impact sur la définition de l'identité de la venue d'épouses originaires des Philippines ou du Sri Lanka dans les campagnes japonaises; Claude Robillard, pour sa maîtrise, analysera le discours japonais sur l'internationalisation à partir des politiques et écrits d'une municipalité. Une autre collaboratrice, Clare Fawcett, de l'Université McGill, avait déjà commencé auparavant un doctorat sur l'idéologie, y compris l'idéologie nationaliste, dans l'archéologie japonaise.

5. Ce rapport de recherche présenté au CRSHC fera l'objet de deux articles sous peu.

Bibliographie

- ALTHUSSER, Louis
1965 *Pour Marx*, Paris, Maspéro.
- ALTHUSSER, Louis, et BALIBAR, Étienne
1968 *Lire le capital*, Paris, Maspéro.
- BARDIN, Laurence
1977 *L'Analyse de contenu*, Paris, PUF.
- BERNIER, Bernard
1982 «Religion et politique au Japon : Le culte de l'empereur», dans *Anthropologie et sociétés*, 6.1, p. 175-194.
- 1983 «L'apparition du nationalisme en Occident : Les contextes historiques», dans *Anthropologie et sociétés*, 7.2, p. 111-129.
- 1988a «Le nationalisme contemporain au Japon», dans Bernard Bernier et Satow Yukio, édit., *Le Japon face à l'internationalisation : Perspectives économiques et socio-politiques pour les années 1990*, Hiroshima, Institute for Peace Science, Hiroshima University, p. 1-16.
- 1988b *Capitalisme, société et culture au Japon : Aux origines de l'industrialisation*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- 1988c *Rapport final* (projet «Nationalisme au Japon»), rapport remis au CRSHC, première partie, août 1988, 32 p.
- BERQUE, Augustin
1986 *Le Sauvage et l'artifice : Les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard.
- BOURDIEU, Pierre
1971 «Le marché des biens symboliques», dans *L'Année sociologique*, 22, p. 49-126.
- 1980a «L'identité et la représentation», dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, p. 63-72.
- 1980b «Le capital social», dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31, p. 2-3.
- 1980c *Le Sens pratique*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- 1982 *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.
- BOURDIEU, Pierre, et BOLTANSKI, Luc
1975 «Le fétichisme de la langue», dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, 46, p. 99-105.
- CANTO-KLEIN, Marianne, et RAMOGNINO, Nicole
1974 «Les faits sociaux sont pourvus de sens», dans *Connexions*, 11, p. 65-80.
- CASTORIADIS, Cornelius
1973 *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil.
- DESHAIES, Denise
1984 «Une norme, des normes ou pourquoi pas autre chose?», dans *Le statut culturel du français au Québec*, Actes du Congrès Langue et Société au Québec, Tome II, Québec, Éditeur officiel du Québec, p. 281-289.
- DREYFUS, Hubert L., et RABINOW, Paul
1982 *Michel Foucault : Beyond Structuralism and Hermeneutics*, Chicago, University of Chicago Press.
- DUBOIS, Jacques
1983 *L'Institution de la littérature*, Dossiers Média, Bruxelles/ Paris, Labor/Nathan.
- DUMONT, Louis
1977 *Homo Aequalis*, Paris, Gallimard.
- 1983 *Essais sur l'individualisme*, Paris, Seuil.
- FAYE, Jean-Pierre
1972 *Langages totalitaires*, Paris, Hermann.
- FOUCAULT, Michel
1969 *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- 1975 *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- 1980 «La poussière et le nuage», dans Michelle Perrot (sous la direction de), *L'impossible prison*, Paris, Seuil.
- GAUVIN, Lise
1975 «*Parti Pris*» littéraire, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- GUSDORF, Georges
1982 *Les Fondements du savoir romantique*, Paris, Payot.
- HAMURO Masato
1983 *Gendai Nihon no Nashonarizumu*, Tokyo, Kobun Shobō.
- HOULE, Gilles, et RACINE, Luc
1983 «'La littérature et le social' : Remarques sur l'usage de l'analogie», dans *Sociologie du Sud-Est*, 35-36, p. 45-64.
- INOUE Kiyoshi
1986 *Tennō. Tennōsei no rekishi*, Tokyo, Akaishi shoten.
- ITAMI Hiroyuki
1986 «Global "Sharing" - Can Japanese "Peoplism" Catch on Abroad?», dans *Look Japan*, 32.363, p. 4-5.
- KIRSCH, Chantal
1987 *Langue française, identité collective et pouvoir symbolique. Étude comparative du Québec et de la Belgique*, Thèse de Ph. D., département d'anthropologie, Université de Montréal.
- KOHN, Hans
1965 *Nationalism: Its Meaning and History*, New York, Van Nostrand.
- KONDO Wataru
1983 «*Nihon Kaiki*» ron *Josetsu*, Tokyo, J C A Shuppan.
- LÉVI-STRAUSS, Claude
1958 *Anthropologie structurale*, tome 1, Paris, Plon.
- 1964 *Le Cru et le cuit*, Paris, Plon.
- MAINGUENEAU, Dominique
1976 *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Hachette.
- MARX, Karl
1846 *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales (1969).
- 1867 *Le Capital*, Livre 1, Paris, Gauthier-Flammarion (1970), p. 68-76.
- MISHIMA Yukio
1985 *Le Japon moderne et l'éthique samouraï*, Paris, Gallimard.
- NISHIKAWA Nagao
1983 «Nihon Kaiki to neo-Nashonarizumu», dans Ritsumeikan Daigaku Jimbun Kagaku Kenkyūjo, édit., *Gendai Nihon no Shihai Kōzō*, Kyoto, Sōbundō.

- PLUMYENE, Jean
 1979 *Les Nations romantiques*, Paris, Fayard.
- POULANTZAS, Nicos
 1968 *Pouvoir politique et classes sociales*, vol. 2, Paris, Maspéro, p. 14-47.
- SHAFER, Boyd C.
 1972 *Faces of Nationalism*, New York, Harcourt, Brace, Javanovich Inc.
- VIDAL, Daniel
 1970 «Notes sur l'idéologie», dans *L'Homme et la société*, 17, p. 35-54.
- VINCENT, Sylvie, et ARCAND, Bernard
 1979 *L'Image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec*, Ville LaSalle, Hurtubise/HMH.
- WEBER, Max
 1920 *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*, New York, Scribner's (1958).
- 1922 *Économie et société*, tome 1, Paris, Plon (édition revue en 1971).
- YASUMARU Yoshio
 1977 *Nihon Nashonarizumu no Zenya*, Tokyo, Asahi Shinbunsha.
- YOMIURI (édit.)
 1986 *Shin. Nihonjinron*, Tokyo, Yomiuri Shinbunsha.